

## QUI DÉTIENT LE RAMEAU D'OR DEVANT CHARON? (*ENÉIDE*, VI. 405–407)

Pour effectuer sa visite aux Enfers et voir son père Anchise, Enée s'est trouvé obligé de se mettre en quête du célèbre Rameau d'Or, tâche dure à achever, car il est caché à l'ombre, dans la vallée ténébreuse. Indispensable pourtant, comme le dit la Sibylle, en tant que "permis" pour descendre au royaume des morts, ce Rameau chthonique est dédié à la reine de Pluton, Proserpine, à qui il faut confier cet objet avant d'y être admis.

L'on sait bien aussi que le Rameau renferme plusieurs niveaux de signification. Tout ce que dit la Sibylle sur son compte a soulevé des interprétations différentes. Au niveau mystique ou magique, par exemple, Frazer<sup>1</sup>) l'aurait vu en "Open Sesame" pour les Enfers, associé aussi à l'adoration primitive des arbres, et non moins rattaché en même temps à l'annonce de Phlegyas *miserrimus omnis*: '*discite iustitiam moniti et non temnere divos*' (VI. 618–620).

Pour d'autres interprètes moins orphiques ou plus éthiques (ou plus philologiques) dans leur approche, l'acte de briser le Rameau à l'arbre symbolise un acte violent mais surtout morale (et souvent écologique...) – Enée perd son innocence d'une manière fort vive et entre sur la scène de l'histoire<sup>2</sup>).

---

1) James Frazer, *The Golden Bough*, 3<sup>e</sup> éd. 12 t. (London 1907–1915), 11.294; l'épisode dans l'*Enéide* arrive tout près du milieu du poème.

2) Ch. Segal, *The Hesitation of the Golden Bough: A Reexamination*, *Hermes* 96 (1968) 74–79, et ses devanciers, J. D'Arms, *Vergil's cunctantem ramum*, *Aeneid* VI. 211, *CJ* 59 (1964) 265–268; W. T. Avery, *The Reluctance of the Golden Bough*, *CJ* 61 (1966) 269–272. Cf. aussi J. Conington, H. Nettleship et F. Haverfield, *P. Vergilii Maronis Opera*, 3 t. (Londres 1883–1898), sur Livre VI; J. Henry, *Aeneidea*, 3 t. (Dublin 1889), III.270; G. Norwood, *CQ* 12 (1918) 148ss.; H. E. Butler, *The Sixth Book of the Aeneid* (Oxford 1920); F. J. M. de Waele, *The Magic Staff or Rod in Graeco-Italian Antiquity* (Gand 1927); F. Fletcher, *Aeneid VI* (Oxford 1941); A. K. Michels, *The Golden Bough of Plato*, *AJP* 66 (1945) 59–63; J. H. Waszink, *Vergil and the Sibyl of Cumae*, *Mnemosyne* 1 (1948) 43–58; R. A. Brooks, *AJP* 74 (1953) 260–280; T. A. Dorey, *Orpheus* 3 (1956) 119–122; R. Merkelbach, *Museum Helveticum* 18 (1961) 83–99; R. D. Williams, *The Sixth Book of the Aeneid*, *G&R* 11 (1964) 48–63; S. Kresic, *EMC* 12 (1968) 92–102; W. A. Camps, *The Role of the Sixth Book of the Aeneid*, *PVS* 11 (1967–68) 22–30. Ceci est seulement une liste partielle des ouvrages consacrés au sujet.

Plus récemment encore, on a voulu élaborer une hypothèse mythologique qui ramène les rites de *Nemorensis* à ceux d'Averne<sup>3</sup>). Ici, Enée serait un naufragé ou un exilé, ayant perdu son status – situation pareille chez les initiés (esclaves fugitifs) à Némi. Rompre le rameau d'Aricie à l'arbre sacré de Diane est représenté comme un acte difficile, mais à Némi, le prétendant "gagnerait de cette façon le droit à un duel avec le prêtre-roi" (p. 203). Et Clark d'y entrevoir une annonce du duel entre Enée et Turnus.

Ce même chercheur voudrait aussi considérer le Rameau d'Or comme le double du bâton d'or d'Hermès, donc pour lui la Sibylle cuméenne qui accompagne Enée "joue le rôle d'un mystagogos infernal aussi bien d'une hiérophante" (p. 217). Pour cette raison, c'est la Sibylle elle-même qui doit détenir le Rameau d'Or et le montrer à Charon. En cela Clark se voit obligé de contredire beaucoup de grands critiques virgiliens, depuis Heyne jusqu'à Norden et Otis<sup>4</sup>).

Heyne lui-même, au 19<sup>e</sup> siècle, avait suggéré que le Rameau fut conféré à Enée, puisque "Virgile ne pouvait pas présenter Hermès comme guide à la descente" (Clark, p. 217). Pour Frazer et pour l'Américain Otis, c'est Enée qui porte la *fatalis virga* et la montre à Charon pour calmer ce dernier. D'autre part, Norden ne s'y prononce vraiment pas, mais propose une contamination des sources à ce point (pp. 177 ss., sur VI. 405), en affirmant que l'épée d'Enée (cf. VI. 260, est-ce portée à la main droite?) et le Rameau d'Or sont des doublets.

Certes, il reste un peu problématique: qui devrait détenir le Rameau d'Or? Est-il logique qu'Enée puisse le tenir à la main gauche, tout en brandissant son épée à la droite, pendant qu'il suit la Sibylle? Et comment faut-il enfin lire ces vers si ambigus?

*'si te nulla movet tantae pietatis imago,  
at ramum hunc' (aperit ramum, qui veste latebat)  
'adgnoscas'. tumida ex ira tum corda residunt.*

(VI. 405–407)

3) Raymond J. Clark, *Catabasis: Vergil and the Wisdom Tradition* (Amsterdam 1979). Cf. A. B. Cook, *The Golden Bough and the Rex Nemorensis*, CR 16 (1902) 365–380, encore valide.

4) C. G. P. Heyne, *Virgilio Maronis Opera*, 4<sup>e</sup> éd., 4 t. (Londres 1830–1832), II.1015 (Excursus VI); v. Conington, supra; E. Norden, *Vergilius Maro: Aeneis Buch VI*, 3<sup>e</sup> éd. (Leipzig–Berlin 1926), pp. 154, 162ss., 164, n. 1, 170ss; Brooks Otis, *Virgil: A Study in Civilized Poetry* (Oxford 1964), p. 293.

Précisément, s'agit-il du manteau de la Sibylle ou de celui d'Enée? L'on sait aussi que les parenthèses ont été ajoutées par les éditeurs modernes, – pour mettre en relief leur préférence d'une Sibylle chargée du Rameau. Mais si on les enlève, car en effet elles ne se trouvent pas dans les manuscrits, il est toujours possible de dire que la Sibylle *désigne* le Rameau, mais est-ce vraiment toujours certain que c'est elle qui le porte et le détient? Le doute est permis.

\*

Tout l'épisode s'annonce avec des vers touchés de *pathos* virgilien:

*'non ulla laborum,  
o virgo, nova mi facies inopinave surgit;  
omnia praecepi atque animo mecum ante peregi.'*  
(VI. 103–105)

Voilà un homme qui a terriblement souffert physiquement et, au fond de son être, psychologiquement aussi. Mais l'expiation ne va pas terminer de si tôt, hélas. Après avoir été éclairé par la Sibylle, Enée, triste, bouleversé encore par la perte momentanée d'un des siens (Misenus), et seul, le héros va découvrir ce Bâton du Destin au sein de la forêt d'Avernus, avec une aide surnaturelle de sa mère. Et ce petit talisman rompu du chêne – au "Gui Savoir" – Enée le porte directement sous les toits de la Sibylle. Ceci semble suggérer que la prophétesse fut chargée donc du Rameau. Ainsi l'ouverture...

Vers la fin de l'étalage bien amplifié par Dante – toutes les punitions et toutes les souffrances de cette région infernale de Minos, c'est encore la Sibylle qui dit '*carpe viam*' (VI. 629); '*... conspicio ... portas, / haec ubi nos praecepta iubent deponere dona*' (VI. 631–632). Devant ces portes,

*occupat Aeneas aditum corpusque recenti  
spargit aqua ramumque adverso in limine figit.*  
(VI. 635–636)

Ainsi c'est Enée qui tient le Rameau ici<sup>5</sup>) et il n'y a aucune indication que la Sibylle le lui passe. Elle désigne seulement, en bon

---

5) P. Vergilii Maronis: Aeneidos, Liber Sextus, comm. R. G. Austin (Oxford 1977), à VI. 406, 636. Austin a bien signalé que c'est Enée qui le détient au v. 636.

guide, l'endroit – le seuil – où il faut planter le “don” – donc *perfecto munere divae* (VI. 637), ils arrivent aux Champs Élysées, le but du héros pieux<sup>6</sup>).

\*

Or, peut-être qu'on peut apporter un nouvel éclairage à cette ambiguïté virgilienne. Nous avons remarqué dans l'adaptation française, le *Roman d'Eneas*, que la même séquence à l'égard du “ramoissel” est suivie assez fidèlement<sup>7</sup>). Le romancier du 12<sup>e</sup> siècle imite son modèle en traduisant le discours de la Sibylle (vv. 2312–2332) qui insiste sur la nécessité du Rameau pour traverser deux fois cette “tenebreuse terre.” Ce Rameau, dit l'imitateur de Virgile, ne peut pas être découpé avec de l'acier, et seul Jupiter permettra aux élus de le rompre. La ramée poussera encore d'ailleurs, après avoir été brisée – comme l'*Enéide* le rapporte et le décrit aussi.

L'auteur français supprime l'épisode de Miséus et la parution des colombes de Vénus, mais Eneas trouve (vv. 2333–2350) cet objet de “grande senefiance”<sup>8</sup>), le prend, revient à la Sibylle et *le lui montre*. Après un sacrifice aux dieux infernaux, ils partent.

Eneas porte son épée jusqu'au Styx, et c'est la vue de cet arme qui fâche Caro (Charon; vv. 2440–2548), mais la Sibylle lui répond et dit que le Rameau d'Or est *le signe* de l'approbation divine du héros, et Eneas *sort le ramoissel qu'il avait sous son manteau* (v. 2548)<sup>9</sup>).

Et enfin, même jeu avec le Rameau – en quatrième mouvement de cette petite symphonie dramatique et mystérieuse – à l'entrée (vv. 2785–2790) des “chans Elisians” –

6) Clark, *Catabasis*, ignore le fait qu'*Enée* porte et plante le Rameau d'Or à l'entrée des *fortunata nemora*.

7) Eneas, éd. J.-J. Salverda de Grave, 2 vols. (Paris 1925–1929). Il existe une excellente traduction anglaise avec commentaire et bibliographie, préparée par J. A. Yunck (New York 1974); cf. aussi celle de Monica Schöler-Beinhauer, en allemand (Munich 1972).

8) Cette épithète nous semble faire écho du commentaire contemporain par B. Silvestre; v. *The Commentary on the First Six Books of the Aeneid of Vergil* commonly attributed to Bernardus Silvestris, éd. J. W. Jones et E. F. Jones (Lincoln, Nebraska 1977), lemmes ad Aen. VI. 205–211, 406–409.

9) Voir B. Silvestris, *Commentary*, lemmes ad Aen. VI. 635–636. Cf. W. F. Jackson Knight, *Elysion: Ancient Greek and Latin Beliefs concerning Life after Death* (Londres 1970).

Eneas a son rain laissié,  
 el forc des veies l'a fichié:  
 iluec los soloient laissier  
 cil qui erent venu premier,  
 qui an anfer sollent descendre;  
 la raïne les fait la prendre.

(vv. 2785–2790)

\*

Mais ce n'est pas tout, car le problème comme nous le présentons ci-dessus a été formulé il y a une dizaine d'années, néanmoins il nous était incompréhensible pourquoi le poète français ferait un changement si remarquable dans un endroit si important – un changement arbitraire pour dire le moins, car la majorité de ses autres modifications peuvent plus ou moins être expliquées aujourd'hui<sup>10</sup>).

Nous avons découvert dans deux manuscrits médiévaux de l'*Enéide* une glose qui donne la raison de cette interprétation du texte de Virgile. Dans un manuscrit de Virgile du 12<sup>e</sup> siècle à Leyde (Bibliotheek der Rijksuniversiteit: BPL 35) et dans un autre à Berne (Bürgerbibliothek: Codex 167, 9<sup>e</sup>–10<sup>e</sup> siècle), on trouve au-dessus du vocable *aperit* (VI. 406) les mots *Eneas nudat*. Cette glose n'appartient pas à la tradition Servius-Donat-Priscien<sup>11</sup>), ni à d'autres commentaires que nous avons pu consulter jusqu'ici (sauf pour celui de Bernardus Silvestris, ce qui semble impliquer que c'est une innovation du 12<sup>e</sup> siècle?). C'est une glose isolée, anonyme et sans autre autorité, mais puisque l'interprétation virgilienne qui en résulte semble rejoindre toute l'argumentation critique depuis Heyne – quoique ignorée, semble-t-il, par des éditeurs modernes – nous sommes enclin à l'accepter comme authentique.

10) Avec l'aide d'une bourse de recherche Fulbright 1983–1984, nous avons entrepris une étude approfondie des manuscrits glosés de l'*Enéide* datant du 9<sup>e</sup> au 12<sup>e</sup> siècle, ce qui va, croyons-nous, éclaircir beaucoup de tels écarts dans le *Roman d'Eneas*. Il faut remarquer d'ailleurs que le romancier français transpose assez fidèlement tout le contenu pythagoricien de la rencontre avec Anchise – fidélité d'autant plus intéressante, car cet auteur a créé une œuvre originale en imitant l'*Enéide* très librement, destinée à un auditoire de masse.

11) Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii, rec. G. Thilo et H. Hagen, 3 t. (Leipzig 1881–1902); v. aussi Editio Harvardiana, éd. A. F. Stocker, t. II (1946), t. III (1965). Tiberi Claudii Donati, Interpretationes Vergilianae, rec. H. George, 2 vols. (Leipzig 1850); Priscianus, in Grammatici latini, rec. M. Hertz et H. Keil, 2–3 (Leipzig 1874).

Notre argument nous amène à proposer donc une légère émendation au Livre VI de l'*Enéide*. Voilà comment il faut représenter les vers 405–407:

*'si te nulla movet tantae pietatis imago,  
at ramum hunc' aperit ramum, qui veste latebat  
'adgnoscas.' tumida, etc.*

Ainsi, peut-être une innovation du 12<sup>e</sup> siècle, cette petite glose et le *Roman d'Eneas* ne proclament-ils pas que la Sibylle a désigné le Rameau, tandis que celui qui le porte et le sort de dessous son manteau détient le signe visible de sa légitimation et de son élection divine. Enée devrait le détenir, ce Rameau d'Or, car c'est en effet son droit.

Sans vouloir trop insister ici sur l'importance du *Roman d'Eneas* (ce que nous avons fait ailleurs – à maintes reprises)<sup>12</sup>), c'est plutôt la valeur des gloses que nous voudrions signaler, car, sans avoir confronté un texte classique comme l'*Enéide* dans sa forme médiévale, i. e., en manuscrit parchemin recouvert de gloses, le chercheur n'arriverait jamais, à notre sens, à une vraie compréhension de la réception ni de la transmission d'un tel texte. Il ne suffit plus, donc, d'étudier la *translatio studii* ou simplement le *Nachleben* de Virgile sans prendre connaissance de la tradition des commentaires, des gloses, et des scholies.

Wilson College  
Chambersburg, PA

Raymond J. Cormier

---

12) Voir notre étude du *Roman d'Eneas*, *One Heart One Mind: The Rebirth of Virgil's Hero in Medieval French Romance* (Romance Monographs, 3, 1973) et aussi *The Problem of Anachronism: Recent Scholarship on the French Medieval Romances of Antiquity*, *Philological Quarterly* 53 (1974) 145–157 et un ouvrage à paraître, *Observations sur quelques manuscrits glosés de l'Enéide: A la recherche des anomalies du Roman d'Eneas*.